

Edmond Blattchen : « “Noms de dieux” a été ma passion »

LA TROIS Il présente ce soir le 200^e et dernier numéro de son émission

► Pilier de la RTBF depuis les années 70, il fait ses adieux au petit écran.
► Son dernier « Noms de dieux » est un grand moment de télévision.

ENTRETIEN

Fin de parcours pour Edmond Blattchen, qui fait ce soir ses adieux à la télévision. Et à l'émission qui l'a rendu célèbre, durant 24 ans, sur la RTBF. Il nous en parle.

Vous faites ce soir, avec la 200^e de « Noms de dieux », votre sortie de scène. Que retirez-vous de l'aventure ?

La RTBF m'a offert la possibilité de rester à la barre d'une émission comme celle-là, relativement confidentielle au niveau de l'audience. C'est inespéré. Aucune chaîne de service public dans le monde n'aurait pu engager des moyens financiers et personnels, modestes certes, sur une émission dont la volonté était de trouver des réponses à ce que Dostoïevski appelait les « maudites questions ». C'est-à-dire « Dieu existe-t-il ? », « Y a-t-il une vie après la mort ? »... Des questions qu'on se pose généralement à l'adolescence.

A quoi doit-on ce miracle ?

Sans Jacques Dochamps, qui a réalisé « Noms de dieux », cette émission n'aurait jamais décollé. Parce que, pour la plupart de mes collègues réalisateurs, deux types dans un studio qui parlent des choses de la vie, du bien, du mal, de Dieu ou du diable, ce n'est pas de la télé. C'est de la radio.

Y a-t-il eu un déclic ?

Oui, et il s'est produit à l'occasion d'un « Ecran Témoin » que j'ai présenté, en 1990, sur la libre-pensée. A un moment, un participant au débat a cité la célèbre et soi-disant phrase de Malraux, qu'il n'a jamais prononcée : « le vingt et unième siècle sera religieux ou ne sera pas. » François Perin est intervenu, en restituant la phrase authentique : « Je pense que la tâche du prochain siècle, en face de la plus terrible menace qu'ait connu l'humanité, va être d'y réintroduire les dieux. » Ça m'a littéralement obsédé, pendant des mois. J'ai arrêté l'« Ecran Témoin » parce que je sentais une sorte d'appel intérieur, autour de cette phrase. L'émission est née de là.

Comment est né son format particulier ?

Je voulais faire une émission de télévision, avec une formule d'entretien centrée sur un seul

invité. J'avais trop pratiqué les débats où personne n'écoute personne. Pour le numéro zéro, on n'avait aucun moyen. Pas de décor. Jacques Dochamps a alors imaginé qu'on allait partir avec ce qu'on avait, à savoir des spots lumineux, disposés de manière à créer un décor de lumière. La direction a vu le numéro zéro et a dit « surtout, ne changez rien au décor ! ».

Quel bilan faites-vous ?

D'une certaine manière, chacune des rencontres m'a grandi. La dernière, avec Latifa Ibn Ziaten, qui est une personne on ne peut plus modeste, m'a énormément nourri. Par son témoignage, elle peut nous aider à surmonter une épreuve majeure, comme la mort violente d'un enfant, elle qui a choisi de dialoguer avec ceux auxquels elle doit sa souffrance : ces jeunes qui posent des bombes et se font sauter parce qu'ils sont tout à fait désespérés. Ça, c'est du niveau de la très très haute spiritualité, puisqu'on touche à la question du pardon.

Comment avez-vous vécu cette 200^e ?

De manière pas banale. J'aime mon boulot. « Noms de dieux » a été ma passion pendant 24 ans. Mais il y a un temps pour tout. Au-delà de ça, je souhaite que nos petits-enfants puissent disposer dès l'enseignement

d'un éveil philosophique ou spirituel. Et je dis à Madame Milquet que nous disposons à la Sonuma de 200 émissions sur la problématique du sens. Avec des croyants et des non-croyants.

Si on devait se souvenir d'un élément de vous ?

Avec les gens de ma génération, Henri Mordant, Jean-Jacques Jaspers, André François, Hugues Le Paige, nous avions envie de faire de notre métier de journalistes une forme de résistance contre toutes les tentations totalitaires, de gauche ou de droite. Nous voulions résister contre la connerie. Contre l'assujettissement de la conscience individuelle au nom d'une idéologie. Contre la logique des parts de marché, aussi. Jacques Chancel disait : il ne faut pas donner au téléspectateur ce qu'il aime, mais ce qu'il pourrait aimer.

Vous êtes pessimiste ?

Je me retrouve dans la conviction humaniste de Camus : avec ou sans Dieu, le bien finira par l'emporter sur le mal. ■

Propos recueillis par
NICOLAS CROUSE

Ce soir sur la Trois, 21h25. Nuit de « Noms de dieux » à partir de 22h20, avec la rediffusion des émissions avec le Dalaï-Lama, Stéphane Hessel, l'abbé Pierre, Elie Wiesel, sœur Emmanuelle, Albert Jacquard, Amélie Nothomb et Edgar Morin.

l'ultime émission Latifa Ibn Ziaten, une dernière invitée à la hauteur

L'émission de ce soir est événementielle à double titre. D'abord parce que c'est la dernière de « Noms de dieux », qui a marqué l'histoire de la télévision belge. Ensuite, par la densité exceptionnelle de son invitée, Latifa Ibn Ziaten. Par les temps confus qui courent, le témoignage de cette mère courage mu-

sulmane, dont le fils a été abattu le 11 mars 2012 par Mohamed Merah, est un trésor public, qu'il faut s'empresser de regarder, mais aussi de propager. Rarement un témoignage aura atteint un tel degré de sagesse, d'humanisme et d'émotion.

A l'heure où politiques et médias cèdent trop souvent au

trophisme, Latifa Ibn Ziaten donne une leçon d'espérance et de courage. Elle a pourtant payé le prix le plus fort, explique-t-elle à Blattchen, les larmes aux yeux, en évoquant le souvenir de son fils Imad. Elle aurait pu céder à la haine. Elle est au contraire aujourd'hui dans une logique de pardon, de dialogue,

de tentative de compréhension. C'est en se rendant un jour dans le quartier où vivait l'assassin de son fils qu'elle a le déclic. Les jeunes du quartier, qui vouent un culte à Merad, lui rient d'abord au nez. Puis, comprenant à qui ils ont affaire, ils s'excusent. Engagent la conversation. Se confient. Et s'inclinent,

profondément émus, face au courage de Latifa Ibn Ziaten. « *J'ai compris que c'était là qu'il fallait que je sois.* »

Durant une heure, Latifa Ibn Ziaten évoque en douceur le sort de ces enfants sauvages, radicalisés dans un contexte de désertion parentale, de démission politique, parfois au terme d'expé-

riences carcérales désastreuses. Elle prône son islam, centré sur l'amour du prochain, quel qu'il soit. Observe que la religion est une affaire personnelle. Vante les

vertus de la République et de la laïcité. Souligne les difficultés de ceux qui, un jour, ont dû quitter leur pays. Appelle les humanistes européens à tendre la

main aux migrants. Et s'accroche à l'idée que les jours meilleurs, pour chacun, viendront avec l'acquisition de gestes simples : un sourire, un bonjour... Ce que Pierre Rhabi appelle « la révolution des colibris ». ■

N.Ce.

La Trois, 21h25.

Blattchen s'en va... nom de Dieu !

Il tire sa révérence 44 ans après ses débuts. Ses adieux télévisuels, ce jeudi soir sur La Trois, sont remarquables.

Il est ému, Edmond Blattchen, à l'heure de faire ses adieux à la télévision, au service public, et à cette RTBF qui ne portait pas de F lorsqu'il y entra, en 1971. Ses adieux, diffusés ce jeudi soir sur La Trois à l'occasion de la 200^e et dernière émission de « Noms de dieux », il ne les a pas ratés. Son face-à-face avec Latifa Ibn Ziaten, enregistré le 24 novembre dernier alors que Bruxelles était placée sous la menace terroriste maximale, est un très grand moment de télévision. Par la qualité exceptionnelle de son invitée, une mère musulmane d'un soldat français tué en 2012 à Toulouse par le terroriste Mohamed Merah. Mais aussi, et voilà l'heure idéale de lui rendre hommage, par la densité que lui apporte, durant près d'une heure, son interlocuteur.

C'est du Blattchen pur jus, dans son inimitable style : mélange d'austérité et de passion, de distance et d'empathie, d'autorité et de douceur. Il y a quelque chose d'à la fois protestant et d'un peu british, chez cet homme façonné par les influences d'Armand Bachelier et d'Henri Mordant, et qui aime à se définir comme un « libre-chrétien ». Traduisez que son héritage doit autant à la philosophie des Lumières et de la libre-pensée qu'à l'Évangile et au christianisme. Sous le costume un peu martial

de ce catholique de centre gauche qui lui donnerait presque des airs d'officier de la Royal Air Force, Blattchen cache un homme chaleureux, bon vivant, excellent imitateur à ses heures. Un homme qui n'a pas oublié que sa jeunesse a été construite par la révolte soixante-huitarde, les colères libertaires de Léo Ferré et la résistance, propre aux gens de sa génération, contre les formes totalitaires qui ont marqué les années 60 et 70.

Mélange d'austérité et de passion, de distance et d'empathie, d'autorité et de douceur. C'est Blattchen

Son esprit de résistance, qu'incarneraient ses parents durant la Seconde Guerre mondiale, Blattchen a cherché toute sa vie à le cultiver. La longévité miraculeuse de l'émission « Noms de dieux », dans un monde médiatique qui cède toujours plus à la loi du buzz, du people et des parts de marché, doit beaucoup à l'endurance et aux convictions intellectuelles de notre grand Liégeois. Qui décida, en 1991 et alors qu'il avait jusque-là donné dans le journalisme (informations, reportages, débats télévisuels), de se réinventer professionnellement en créant, avec le réalisateur

Jacques Dochamps, une émission destinée à débusquer du sens et du temps, à l'heure où l'on célèbre surtout la quête de la sensation et de la vitesse. Entre Bernard-Henri Lévy, son premier invité, et Latifa Ibn Ziaten, Blattchen aura reçu quelques géants de la pensée, d'Edgar Morin à Pierre Rabhi en passant par Sœur Emmanuelle, le Dalai-Lama, Prigogine, Michel Onfray, Yehudi Menuhin, Théodore Monod, Hubert Reeves, Cavanna, Stéphane Hessel ou Christian Bobin. Le pape François fut l'un des seuls à résister à ses avances.

Sa vie professionnelle s'achève ce jeudi. « *C'est un peu douloureux*, confesse Blattchen. *Je me sens comme un marathonien qui s'écroule en fin de parcours.* » Mais, ajoute-t-il, « *qui va se relever* ».

Blattchen s'en va par la grande porte. Sommes-nous déjà conscients d'à quel point il va manquer ? ■

NICOLAS CROUSSE

Pilier de la RTBF

1949 Naissance à Ougrée, le 10 octobre.

1971 Entre à la RTB, future RTBF. Il participe d'abord à la création de l'information liégeoise, en radio. Il inaugure en 1976 le magazine « A suivre », avec Henri Mordant.

1988-1990 Présente l'« Ecran Témoin ».

1992-2015 Produit et présente « Noms de dieux », émission centrée sur les valeurs morales, la religion et la philosophie.